DIFFICULTÉS DANS L'ÉLEVAGE DES DINDONS.

AUGUSTIN.—En parlant des poules russes, vous nous diziez, Monsieur, que les poulets de cette espèce étaient presque aussi difficiles à élever que les dindonneaux. Les dindonneaux sont donc sujets à des maladies qui les font souvent périr ?

M. DE MORSY.—Oui. Outre le froid et l'humidité dont il faut absolument préserver les jeunes dindons sous peine de perdre des couvées entières, quand ils prennent le rouge, c'est-à-dire lorsque leurs caroncules commencent à paraître, ils éprouvent une espèce de crise qui leur est souvent fatale. A ce moment il est bon de leur faire boire quelques gouttes de vin et de les fortifier par une nourriture très-excitante : le chènevis, le fenouil, le persil, la viande cuite et assaisonnée d'une dose de sel, leur conviennent très-bien.

Quelquefois ils sont affectés de boutons qui se développent dans le bec et même à l'intérieur de la gorge. Il est prudent de mettre à part l'animal attaqué de cette maladie, souvent mortelle et regardée comme contagieuse.

Le dindon est vorace et s'engraisse avec facilité. Les vieux mâles sont méchants et querelleurs ; il leur arrive de blesser mortellement une poule en deux ou trois coups de bec. La vue des étoffes rouges les jette parfois dans de véritables accès de fureur, et alors ils attaquent les femmes et les enfants.

ELEVAGE DES OIES.

Les oies, au contraire, sont d'une humeur très-pacifique, et l'on doit d'autant plus leur en savoir gré qu'elles ne manquent ni de force ni de courage ; mais elles s'en servent pour se défendre et jamais pour attaquer. Le mâle, qu'on appelle un *jars*, ne quitte pas sa femelle pendant tout le temps que dure l'incubation, et se pose à son tour sur les œufs lorsqu'elle est forcée de les quitter pour aller boire et manger. Plus tard, lorsque les oisons sont éclos, il accompagne la mère et veille avec elle sur les petits. Sa sollicitude paternelle est très-grande, et il ne souffre pas que les chiens ni les étrangers s'approchent trop près de sa famille. Au moindre danger il jette un cri de détresse ; et s'il se trouve d'autres mâles dans le voisinage, ils s'élancent à son secours et forment bientôt un bataillon redoutable.

CHARLES.—Est-il vrai qu'on plume les oies vivantes ? Ce procédé me semblerait d'une barbarie révoltante.

M. DE MORSY.—Les oies, comme vous le savez, fournissent deux espèces de plumes, celles qui servent à écrire, et celles qu'on appelle le duvet. On receuille les premières, soit lorsqu'elles tombent naturellement à l'époque de la mue, soit après la mort de l'animal.

Pour le duvet, c'est différent. Si l'on attendait qu'il tombât de lui-même, il serait impossible de le receuillir, parce qu'il se détache peu à peu et que le moindre vent l'emporte au loin. Il faut donc indispensablement l'arracher quand il commence à se détacher et qu'il ne tient presque plus. Faite en temps opportun et avec ménagement, cette opération est peu douloureuse pour les oies ; du reste l'intérêt même engage le fermier à choisir l'instant convenable, car le duvet arraché trop tôt se conserve mal et perd beaucoup de sa valeur.

Le duvet des oies mortes contracte une odeur nauséabonde, se brise et se met en boules ; on n'en fait aucun cas.

PRÉPARATION DES PLUMES D'OIES.

AUGUSTIN.—N'est-on pas obligé de soumettre les plumes d'oies à diverses préparations pour les rendre propres à l'ecriture ?

M. DE MORSY.—Oui, et pendant fort longtemps le monopole de cette industrie est resté entre les mains des Hollandais, qui seuls, jusque vers la fin du dernier siècle, surent convenablement préparer les plumes à écrire. Malgré les immenses progrès de la chimie et de la mécanique depuis la découverte et la vulgarisation du procédé hollandais, on a vainement essayé de le remplacer par des méthodes plus expéditives ; il a fallu y revenir, et se borner à des modifications et à des perfectionnements de détail.

Les plumes fraîches sont enduites tant intérieurement qu'extérieurement d'une matière graisseuse qui les empêche de se fendre nettement et de se charger uniformément d'une certaine quantité d'encre. Il s'agit donc d'abord de les dégraisser sans les altérer, ensuite de leur communiquer une consistance, une rondeur, une élasticité qu'elles ne présentent pas naturellement.

VICTOR.—Monsieur, je crois avoir très récemment entendu parler d'une petite machine destinée à la préparation des plumes.

M. DE MORSY.—C'est probablement d'un petit appareil d'origine allemande, au moyen duquel un ouvrier peut empaqueter près de vingt mille plumes par jour.

CHARLES.—Un mot, je vous prie, Monsieur, de la méthode hollandaise.

M. DE MORSY.—On plonge les plumes dans un bain soit de cendres fines, soit de sable tamisé, et chauffé à soixante degrés centigrades. Elles y restent le temps rigoureusement nécessaire à la fusion de la matière graisseuse. Alors on les retire et on les frotte vivement avec un morceau de drap. Ce frottement les polit, les durcit, les arrondit, et il ne reste plus qu'à les tirer et à les mettre en paquets.

Beaucoup de plumes pèchent, tantôt pour être restées trop longtemps dans le bain, tantôt pour en être sorties trop tôt. Les premières sont dures, roides, cassantes à l'excès. Les secondes, molles et grasses, refusent de se fendre, et s'émoussent très-promptement ; l'encre s'y ramasse en forme de petites boules qui tachent le papier, font des pâtés, en style d'écolier. Les calligraphes recherchent les vieilles plumes, reconnaissables à une belle teinte jaune. Malheureusement les fabricants ont trouvé moyen de donner cette nuance aux plumes fraîches, en les laissant tremper dans de l'eau légèrement saturée d'acide hydrochlorique.

CHARLES.—N'écrit-on qu'avec des plumes d'oie ?

M. DE MORSY.—Quelques personnes se servent encore de plume de cygne, de canard, de corbeau. Les plumes de cygne ne conviennent que pour tracer de fort gros caractères, pour régler des tableaux, des pancartes. Avec les autres, au contraire, une main légère écrit très-serré et très-fin ; les dessinateurs *la plume* en font réquemment usage.

LA SEMAINE AGRICOLE

MONTRÉAL, 17 MARS 1870.

Expositions Agricoles.

On signale une heureuse innovation introduite dans une des dernières grandes Expositions agricoles en Angleterre. On sait tout le trouble qu'il faut se donner pour pouvoir examiner les taureaux et les chevaux quand ils sont dans leurs stalles. L'Amélioration consiste à les promener dans un cirque, trois heures tous les jours, en différents temps.

Ne pourrait-on pas essayer ce moyen dans notre prochaine exposition provinciale, en même temps qu'on ferait connaître les heures de ces promenades ?

Nous reproduisons du *Journal d'Agriculture* une excellente correspondance datée des Etats-Unis, dans laquelle on remarquera que l'auteur recommande, entre autres choses, les fumures d'automne, l'assainissement des pièces par de bonnes rigoles à fur et à mesure que les labours avancent, l'avantage des labours d'automne pour les terres fortes, les prairies et pâturages, l'avantage d'une provision de bois de